

me qui passe, que nous ne connaissons pas et que nous ne reverrons jamais ?

Quand elle quitta le confessionnal, je fus frappé de la sérénité joyeuse qui resplendissait dans tous ses traits. Ah ! si la pénitence est une fiction, un jeu de l'imagination et du cœur, comme disent les physiologistes, heureuse est la fiction qui peut donner à la physionomie cette ravissante expression de paix ! Je ne pus que devorer d'un œil rapide ce corsage charmant ; à peine debout elle baissa son voile ; du reste, elle ne m'avait point aperçu.

A côté du confessionnal, à droite de l'entrée de l'église, entre le troisième et le cinquième piliers... Oh ! comme tous ces détails sont gravés dans ma mémoire !... est une chapelle latérale vouée au sacré cœur de Jésus. On y entre par deux portes décorées dans le style du seizième siècle ; c'est là qu'elle vint s'agenouiller. Quelle grace dans sa démarche ! Quelle pudeur dans son maintien ! Jamais un pied plus charmant a-t-il foulé ces dalles sacrées ! Elle se mit devant l'autel, sur les degrés mêmes ; et moi, assis sur une des chaises dont l'église est peuplée, cherchant à me dissimuler derrière un pilier, je la regardais sans être vu, comme un oiseau dont on guette les jeux.

Que se passait-il en moi, mon ami ? Étais-je donc épris déjà de cette jeune fille ? Je ne sais, je ne pensais à rien ; je sentais, j'étais comme foudroyé : quelquefois j'avais entendu parler de ces irrésistibles sympathies qui jettent l'homme le plus fort vaincu et terrassé dans l'ombre d'une femme ; mais ne les ayant jamais éprouvées, je n'y croyais pas. Un sentiment pareil venait peut-être de me subjugué. Au moment où elle se leva, je me rejetai vivement derrière le pilier qui m'abritait ; instinctivement, je redoutais d'effaroucher cette douce apparition.

Elle passa près de moi d'un pas si léger qu'elle semblait glisser et non marcher. Je ne sais comment il se fit qu'une fleur tomba de sa ceinture ; machinalement, je me levai, je la relevai de terre et je la portai involontairement à mes lèvres ; quelques pas plus loin, elle s'aperçut sans doute de la perte qu'elle venait de faire, car elle tourna la tête en arrière d'un air inquiet, et me vit tenant à la main la fleur qu'elle cherchait.

A Paris, en semblable occasion, j'aurais fait une folie ou commis une impertinence ; sous les voûtes de l'église Notre-Dame, je me sentais tout autre. Je m'avançai timidement vers cette

belle fille qui semblait hésiter, et, m'inclinant devant elle sous le poids d'un religieux respect, je lui rendis cette fleur. Elle la prit d'une main un peu tremblante ; je n'osai pas la regarder, mais je sentis qu'elle rougissait ; elle balbutia quelques mots, un remerciement que je n'entendis pas, et s'éloigna d'un pas plus rapide. Je restai là, muet, immobile, sans conscience de moi-même, longtemps après qu'elle eut disparu. Je sortis de l'église sous l'empire d'une mélancolie pleine de tendresse. L'esprit ne me disait rien, mais j'emportais dans mon cœur un monde nouveau.

VII.

CLAIRE.

Il était près de quatre heures quand je mis un terme à mes courses vagabondes. La première nouvelle que j'appris fut l'arrivée de Mlle Claire de Langenais.

A peine étais-je dans le salon depuis dix minutes, qu'elle y parut elle-même vive et légère comme un enfant. A ma vue, elle fit un mouvement de surprise et rougit ; je sentis tout mon sang refluer à mon cœur ; l'inconnue de l'église Notre-Dame était devant moi. Soit timidité, délicatesse ou prescience qu'il y aurait plus tard entre nous de nouveaux secrets, je n'osai pas dire un mot de la rencontre que tu connais ; elle n'en dit rien non plus, et nos âmes commencèrent à se parler dans ce mutuel embarras.

Claire est moins grande que sa cousine, moins imposante, mais plus gracieuse ; ses cheveux, extrêmement abondants, sont du blond légèrement bronzé qui plaît tant aux peintres de l'école vénitienne ; son teint, également blond, participe à la richesse de cette couleur, et présente des tons dorés de la plus grande beauté. Rappelle-toi les madones de Raphaël et tu auras une idée de l'expression charmante, de l'ineffable chasteté qui règnent dans sa physionomie : le front, légèrement bombé, atteste la bonté d'une âme qui semble passer tout entière dans l'azur limpide de ses yeux.

Ajoute à ces quelques traits des épaules dont aucune guimpe, fut-elle de toile ou de bure, ne pourra voiler les formes irréprochables, une taille arondie par l'embonpoint d'une florissante santé, des mains chargées de fossettes, des pieds qui semblent toujours prêts à courir ; imagine-

toi l'ange et la femme confondus, la tête et l'âme d'une vierge animant un marbre de Vénus, et tu seras encore loin d'avoir évoqué la réelle image de Claire de Langenais.

Déjà, tu vois commencer et grandir un amour qui t'attriste, puisqu'il va jeter ses barrières à travers un mariage qui doit me rouvrir la vie dans des conditions si belles, mais ne te hâte pas de le juger ainsi ; ce serait t'affliger de ce qui fait mon bonheur.

Le soir, quand les habitués de l'hôtel Langenais furent installés autour de la table de whist, je me trouvai seul avec mes deux cousines, tant les vieilles gens étaient absorbées dans le jeu à un centime la fiche. Claire me déclara naïvement qu'elle n'avait jamais pu comprendre le maniement des cartes ; elle prit un ouvrage de tapisserie tendu sur un métier, et les deux cousines se mirent à y travailler ensemble.

Quant à moi, assis tout auprès sur une causeuse, je contemplais avec l'enthousiasme d'un artiste, le groupe charmant que formaient ces deux jeunes filles. Assises côte à côte, penchées sur le métier, leurs têtes rapprochées, l'une tout en noir, l'autre grave et la chevelure sombre parée de quelques nœuds de velours ; l'autre vêtue de blanc, avec un ruban bleu pour ceinture, la tête dorée, le visage épanoui comme une fleur. Toutes les fois qu'elle m'adressait la parole, Berthe suspendait son travail et tournait vers moi ; sans aucun embarras, son regard fixe et profond. Quand elle me répondait, Claire baissait la tête, elle parlait vite et je la voyais rougir ; rarement son regard effarouché rencontra le mien.

Une amitié profonde unissait ces deux jeunes filles, pareilles par l'âge, élevées dans le même berceau, presque sœurs. Soit qu'elle acceptât une supériorité d'esprit ou qu'elle y fût portée par l'extrême douceur de son caractère, Claire marquait à son imposante cousine une sorte de soumission respectueuse. De son côté, Berthe laissait voir une sollicitude presque maternelle pour ce bel ange blond dont la Providence lui avait confié la tutelle en la faisant orpheline de sa mère.

Quel calme profond que celui dont j'étais entouré ! En le comparant au spectacle de la vie, telle que je la connaissais, je me demandais comment j'avais pu me laisser aller sans résistance au tourbillon de tant de folies, lorsqu'il m'eût été si facile de m'arranger une existence pleine de repos. Mais, hélas ! il n'est que trop vrai, la plupart du temps, ce n'est pas nous qui faisons

notre vie ; les événements, les circonstances la déterminent à leur gré. Jeté à vingt-deux ans, seul et sans guide au milieu de Paris j'en avais subi, j'en supportais encore la pernicieuse influence.

Des maximes fatalistes étaient devenues ma règle ; j'avais pris l'habitude de ne plus croire qu'au mal et à l'infamie, parce que, dans cette vaste léproserie, le mal m'avait été révélé dans tous les faits, et l'infamie dans tous les cœurs. A mesure que je pénétrais plus intimement l'existence de l'hôtel Langenais, je sentais mes vieilles idées s'évanouir comme un mauvais rêve. L'exemple de tout ce qui m'entourait réveillait en moi les germes étouffés de l'éducation que donne la famille chrétienne ; je me sentais envahi par la contagion de la vertu ; mes vices d'emprunt se fondaient rapidement dans cette atmosphère sanctifiée par l'honneur, la probité antique, la foi religieuse, les grâces et la beauté.

Je faisais ces réflexions en laissant errer mes yeux charmés de l'une à l'autre de mes deux cousines, charmantes créatures, présent du ciel fait à la terre ; je les faisais en regardant le visage si calme de M. de Langenais, cette belle tête où la douleur avait imprimé son cachet, où la résignation mêlée d'espérance avait mis son auréole ; je les faisais à la vue des deux vieillards, débris foulés par les révolutions, fortunes détruites, rejetons sans postérité de familles fauchées par le bourreau, fidèles de la monarchie, auxquels je n'entendais former ni plaintes ni vœux dictés par la colère ; mais je les faisais surtout, ces réflexions à la fois tristes et consolantes, je les faisais en contemplant ce soldat de la république et de l'empire, qui était venu se reposer de vingt ans de batailles dans la soutane d'un prêtre obscur.

Tout ce que j'avais entendu de ces lèvres saintes n'était que mansuétude, paix, tolérance et pardon : il était le porte-parole de Dieu dans cette maison où vivait la foi des vieux âges. Si des maîtres je descendais aux serviteurs, je ne cessais de rencontrer une quiétude profonde empreinte sur toutes les physionomies. Ceux-ci semblaient s'acquitter avec joie de leurs fonctions, rendues faciles par le plus doux des commandements. Rien ne décelait en eux le mercenaire : maîtres et serviteurs ne formaient qu'une famille.

Peut-être, mon ami, m'accuseras-tu de passer trop souvent à côté de l'histoire que tu m'as demandée ; mais ne faut-il pas te raconter avec

soin les phases que j'ai traversées avant d'arriver à la métamorphose de mes idées et de ma vie ? Ne demande donc pas un roman à propos d'un récit dont les mouvements successifs de mon intelligence et de mon cœur sont destinés à faire tous les frais.

Un nom jeté dans la conversation de mes deux cousines vint me distraire des réflexions que je t'ai confiées. Claire, tu le sais, arrivait de chez une amie de pension, mariée depuis six mois à un jeune anglais nommé Blakstone. Cette dame, que j'ai eu l'occasion de voir quelquefois à Paris, est une belle personne, un peu rêveuse, douée de ce regard vague qui dénote une nature sujette aux impressions du sentiment. Lord Blakstone, âgé de plus de soixante ans, est un intime ami de M. de Langenais ; leur liaison date de l'émigration.

L'âge établissait entre les deux époux une distance que la grande fortune du lord avait rapprochée. Mlle de Souley, c'est le nom de la jeune femme, s'est laissée séduire, comme Danaë, par une pluie d'or. Jusqu'à la consommation des temps, cette fable vieille comme lui, sera l'histoire du monde. Dans la société, lady Blakstone semblait heureuse avec son vieux mari. Claire, qui venait de passer quinze jours près d'eux, le disait ainsi ; mais la naïve enfant le pouvait croire, ne sachant pas ce qu'est un mari.

— La grâce d'en haut est nécessaire plus que toute autre à de pareils mariages, fit observer le curé de Notre-Dame ; la jeunesse doit épouser la jeunesse.

Lord Blakstone et sa femme habitent une élégante maison de campagne près de Fontainebleau.

— Y avait-il beaucoup de monde au château ? demanda Berthe à sa cousine.

— Non, répondit Claire, mais un jeune homme qui demeure dans une maison voisine y venait tous les jours. Lord Blakstone chasse et monte à cheval avec lui. C'est un excellent musicien, ce que Florentine apprécie beaucoup.

— Et toi aussi, ajouta Berthe.

Une idée, rapide comme l'éclair, me traversa l'esprit ; je me rappelai que Saint-Lambert était allé passer la belle saison aux environs de Fontainebleau.

— J'ai, dis-je par manière de réflexion, un ami qui demeure dans le même pays, M. de Saint-Lambert.

— Ah ! s'écria Claire, M. de Saint-Lambert,

un jeune homme blond avec de petites moustaches retroussées, mais c'est lui-même.

Je sentis mon cœur se serrer à la pensée que Saint-Lambert avait pu vivre pendant quinze jours auprès de Claire de Langenais. Un démon était entré dans le rayonnement de cet ange.

Votre ami, continua Claire avec une chaleur qui m'étonna, a mérité l'admiration et la reconnaissance de tout le pays par un acte d'héroïsme qui a failli lui coûter la vie. Un mois avant mon arrivée, le feu prit dans une des fermes de Lord Blakstone ; la fermière fut surprise par les flammes au premier étage de la maison, on était loin de tout secours ; pas d'eau pour combattre l'incendie, pas d'échelles pour sauver cette pauvre femme ; son mari avait essayé de sauter par la fenêtre et s'était cassé la jambe, la malheureuse poussait des cris à fendre l'âme et serrait contre elle ses deux petits enfants ; personne n'osait braver une mort presque certaine ; le feu gagnait rapidement ; encore une minute et c'était fini. M. de Saint-Lambert arrive, grimpe jusqu'à la toiture par un angle de la maison, pénètre par cette ouverture, descend la femme et les enfants avec un drap de lit, puis s'élança lui-même et tombe sans se faire aucun mal ; un instant après, la maison s'abîmait dans le brasier. Depuis lors, M. de Saint-Lambert est en vénération dans tout le pays, et lord Blakstone, qui s'y connaît, dit de lui que c'est un modèle de courage et d'honneur.

Ce récit m'impressionna péniblement. Je savais de quelles séductions Saint-Lambert était capable, et combien les femmes se laissent aller à la sympathie que fait toujours naître une généreuse action. Je fouillai de mes soupçons le regard candide de la jeune fille, la jalousie naissait en moi. L'ineffable pureté de ses traits aurait dû m'apprendre que nul souffle de la terre n'avait encore terni le miroir de son âme.

La même pensée vint sans doute au curé de Notre-Dame, car je le vis interroger d'un regard inquiet sa seconde fille d'adoption. Pendant ce temps, on comblait des plus grands éloges le dévouement de Saint-Lambert ; pour moi, je me mêlai qu'avec répugnance à ce concert d'admiration. Saint-Lambert hasardant sa vie pour une malheureuse paysanne, n'avait pu s'y laisser entraîner par des sentiments généreux, qui lui étaient inconnus. L'instinct secret me dénonçait un calcul et une comédie. Je le savais capable de voir griller toute une population et de rester impassible. Sans aucun doute, une pensée per-

sonnelle s'était cachée sous cette action d'éclat. Quel était son but ? Quand je le vis à Paris, je sus qu'il habitait depuis deux mois les environs de Fontainebleau. Son séjour était antérieur de beaucoup à l'arrivée de Claire : ce n'est donc pas elle qu'il y cherchait.

Ce raisonnement calma mes inquiétudes naissantes, ou plutôt il les détourna, car je m'intéressais à lady Blakstone, l'amie de mes chères cousines, et je sentais autour d'elle la séduction de Saint-Lambert rôder comme autour d'une proie. N'avait-il pas voulu frapper son esprit romanesque en affrontant sous ses yeux une mort terrible ? Dans cette belle action qu'on exaltait près de moi, je ne voyais plus qu'une infernale spéculation sur la sympathie d'une femme. En d'autres temps, j'aurais trouvé Saint-Lambert admirable d'audace et de rouerie ; la chute de lady Blakstone m'eût été fort indifférente, mais, d'heure en heure, le spectacle que j'avais sous les yeux me convertissait au respect de la famille.

Après le whist, on pria Claire de se mettre au piano et de chanter : de ma vie, je n'entendis une voix plus pénétrante et plus naturellement harmonieuse. Elle chanta les *Hirondelles*, de Félicien David, avec un sentiment qui me fit verser des larmes. Tu sais combien les chants de la voix humaine m'impressionnent profondément. Quand elle regagna sa table à ouvrage, rougissante et confuse de nos félicitations, je me serais volontiers jeté sur ses mains pour les couvrir de baisers.

— Il n'y a que toi dans le monde qui me fasses aimer la musique, lui dit Berthe.

— Comment une personne aussi accomplie que vous, m'écriai-je, peut-elle ne point aimer l'art sublime que tous les peuples ont mis si haut ?

— Mais, dit Berthe eu souriant, vous attribuez un peu légèrement à tous les peuples un goût musical dont, au contraire, le développement est tout moderne.

Ces paroles engagèrent une discussion sur la musique et sur le mérite des arts comparés. Berthe, à peu près seule, persista dans son mépris pour la science musicale de nos jours, qui ne trouva dans tout le cercle d'autre défenseur que moi. Claire, timide et peu raisonneuse, ne se mêlait pas à la discussion ; mais sa voix et son piano ne valaient-ils pas mieux que mes arguments ? Mine de Lancade et le chevalier traitaient de dévergondage musical les opéras de

nos grands artistes, tout en avouant qu'on y trouvait de fort belles choses ; ils déclaraient s'en tenir aux maîtres du siècle dernier. M. de Langenais penchait pour cette opinion, le curé de Notre-Dame proclamait sa prédilection pour la musique militaire et pour le plain-chant grégorien. L'orgue était, selon lui, le seul instrument sérieux. Voici quelle était l'opinion de Berthe :

— La musique est une des formes que revêt le génie humain ; je le reconnais et je n'accepte pas l'accusation d'antipathie musicale. J'ai besoin d'expliquer ma pensée : écoutez-moi donc et comprenez-moi bien.

Ce que le génie de l'homme a pour mission particulière de chercher ce qu'il a la faculté de formuler, c'est le beau. L'architecture, la poésie, l'éloquence, la sculpture, la peinture, la musique, la danse même, ne sont autre chose que des manières différentes d'exprimer une même pensée, une aspiration identique : le beau. Or, le beau est essentiellement simple : c'est ainsi que tous les peuples civilisés l'ont senti. Toute musique qui n'est pas simple est en dehors des conditions du beau.

Pour moi, le prototype en architecture, c'est le style grec, le Parthénon ; à mesure qu'elle s'éloigne de cette admirable simplicité, l'architecture éveille d'autant moins l'idée immortelle du beau absolu. Les basiliques du moyen-âge sont des tours de force, comme aujourd'hui les trilles de vos chanteuses, le piano manié par Thalberg et les harmonies de vos orchestres démesurés. Quand le beau se trouve au milieu de ces accessoires, il y est malgré les détails et non par lui. Chargez le Parthénon de bas-reliefs et de ciselures, il n'y gagnera pas une parcelle de beauté ; pour le bien voir, il faudrait toujours s'éloigner. Il en est de même de la musique savante, que je ne puis trouver belle qu'en échappant à ces détails infinis où la science fait disparaître la simplicité du beau.

Quoi que l'on essaie en poésie, on n'atteindra jamais Homère, qui, lui-même, demeure bien au-dessous de la Genèse racontant la création du monde. Les nations ont fourmillé de poètes : qu'en reste-t-il ? La France n'en a qu'un, Racine. A mes yeux, il est le plus grand depuis l'ère chrétienne, et il correspond au plus grand siècle.

Raphaël est le premier des peintres par ce qu'il en est le plus simple, c'est-à-dire le plus vrai.

L'éloquence ne produit de grands effets que par la pensée, le geste et la phrase simples. Quoi

de plus naturel que l'exorde fameux de Cicéron contre Catilina ?

La musique est peut-être la forme la plus anciennement employée par les hommes pour exprimer un sentiment. Elle est le plus élémentaire de tous les arts ; mais elle ne remplit, selon moi, les conditions du beau qu'en demeurant dans la forme simple ; dans ce cas, elle peut arriver au sublime. La musique moderne, très difficile et très savante, nous étonne, nous plaît, mais nous émeut difficilement. L'émotion, quand elle la provoque, est sensuelle, matérielle, souvent grossière ; du reste, il faut bien distinguer la cause des émotions qu'elle nous donne ; la voix humaine et les instruments qui lui ressemblent trouvent le chemin du cœur par des effets très simples ; les tours de force peuvent exciter les bravos, mais ils ne causent que l'étonnement. J'insiste sur l'impression sensuelle, et basse par conséquent, qui ne produit jamais le beau absolu.

La musique, si elle veut s'élever et non ramper, doit dédaigner les fioritures dont on la surcharge de plus en plus, à mesure que le goût se déprave par l'abus. Toutes les nations ont des chants populaires, la plupart contemporains de leur berceau ou d'une grande époque, d'un âge de création musicalement parlant, c'est là le beau absolu. Quand la vague des temps aura passé sur l'Europe, il ne restera rien du dévergondage harmonieux qui fait aujourd'hui notre admiration ; mais les noëls de nos pères et le plain-chant de nos églises traverseront, dans l'avenir, les nouveaux âges de barbarie.

Je me récriai contre cet arrêt ; mais ma cousine me pria d'entendre un de ces vieux noëls bourguignons voués à l'immortalité, tandis que Meyerbeer tombera dans l'oubli.

Claire se remit au piano, et, de sa voix la plus pure, avec une expression inouïe, elle nous dit une de ces chansons graves et plaintives que les femmes de la Bourgogne chantent depuis mille ans :

— Vous le voyez, reprit-elle, vous avez subi malgré vous la beauté simple de ce chant, vous êtes ému. Berthe disait vrai. J'étais ému ; mais combien mon émotion se liait-elle à ma sympathie pour les lèvres qui avaient chanté !

— Encore un mot, ajouta ma cousine : Chez les peuples, l'art s'est illustré par l'architecture ; le génie s'est traduit par l'éloquence et par la poésie que les anciens avaient si justement nommée la langue des dieux. Ces trois formes de l'art sont particulières à l'âge de force et d'as-

ension morale dans l'humanité. La sculpture et la peinture arrivent quand les civilisations sont à l'apogée ; le goût des baladins et des chanteurs, la manie du détail, le terre-à-terre de l'art sont le privilège de la décadence.

Ceci était déjà vrai du temps de Platon qui voulait bannir les musiciens de sa république.

En te racontant cette conversation, j'ai voulu peindre avec un trait de plus le caractère sérieux de ma cousine et son culte pour le passé ; et, encore, mon ami, je ne te dis pas tout, car je puis être lu par des musiciens.

Le soir, quand je me retrouvai seul dans ma chambre je me pris à réfléchir sur les événements de la journée. Que de sentiments et que d'émotions ! Quelle page de ma vie que ces quatre heures ! Quelque chose de nouveau, mais vague, indécis, encore inconnu, venait de s'éveiller en moi.

La grande fortune à laquelle j'étais appelé ne formait plus ma seule préoccupation ; le charmant visage de Claire se rencontrait au bout de toutes mes pensées. Étonné de moi-même, je m'efforçais de raisonner : avec mon expérience, à mon âge, à trente ans, me disais-je, il est ridicule de se laisser aller comme je l'ai fait à un entraînement irréfléchi ; à quoi peut aboutir cet amour si rapidement venu, en admettant que ce soit de l'amour ? je suis ici dans l'intention avouée d'épouser Berthe ; elle le sait, elle y compte ; Claire est comme moi, sans fortune ; puis-je penser à elle sans folie ? D'ailleurs, quelle supériorité n'a pas sa cousine, par son imposante beauté, par sa fortune, par sa prodigieuse intelligence ? Ainsi l'esprit raisonnait en moi sans tenir compte des révoltes du cœur.

Je me prenais en pitié, et je rejetais bien loin ce que j'appelais ma ridicule faiblesse, le souffle glacé de ma raison attiédissait mon amour naissant. Je me couchai en me promettant de n'y plus penser ; mais qu'est-ce que nos projets en pareille circonstance, lorsque nous sommes faits pour sentir et pour aimer ? La veille, mon imagination s'était bercée, dans le sommeil, des fantaisies que satisfait la richesse ; ce soir, je m'endormis en rêvant de Claire, et de quelque amour sans fin sous un doux ciel, au bord d'un lac inconnu.

VIII.

LES FLEURS.

Une inquiétude vague m'éveilla le lendemain plus tôt qu'à l'ordinaire. Sais-tu quelles sont ces voix intimes qui parlent en nous dans le silence des nuits, que nous écoutons sans les comprendre, et qui font courir dans nos veines un frisson funèbre ou joyeux comme le souffle de l'esprit sur la face des prophètes ? Qui peut dire d'où viennent ces voix inconnues, pressentiment mystérieux, magnétisme qui circule entre les êtres ? N'est-ce pas cette voix qui m'éveillait et qui me disait : viens ?

Sept heures sonnaient à ma pendule ; sept heures ! Qu'est-ce que cela pour vous, laborieux colons dont la vigilance accuse la paresse du soleil ! Mais, pour nous Parisiens, qui nous couchons si souvent quand l'aube se lève, sept heures, c'est la nuit. Je soulevai mes rideaux, et, à travers les vitres, je portai mes premiers regards sur les fenêtres de l'appartement occupé par mes deux cousines.

Quel attrait dirigeait de ce côté mes yeux et ce mouvement du cœur qui n'est pas la pensée ? Est-ce Claire, est-ce Berthe que je cherchais ? Peut-être me fussé-je difficilement répondu à moi-même ; cependant le fantôme qui passait et repassait incessamment dans mon imagination ne ressemblait pas à l'héritière des Langenais. Je revoyais la blonde tête de Claire, et j'entendais le refrain de ses chants. Je restai là quelques minutes fouillant d'une pensée curieuse les fenêtres fermées derrière lesquelles dormaient les deux jeunes filles.

Quelle délicieuse impression causent ces premières rêveries d'amour si fraîches et si pures ! Bientôt, je fis une observation qui d'abord m'avait échappé.

Les contrevents de la chambre habitée par ma cousine Berthe étaient soigneusement fermés, ceux de Claire étaient ouverts ; Claire, à cette heure, était donc éveillée ; peut-être pensait-elle à moi comme je pensais à elle ; peut-être allais-je apercevoir derrière les carreaux son délicieux profil tourné vers ma fenêtre. Oh ! comme l'imagination va vite et comme elle fait tomber les murailles devant l'impatience de nos désirs.

Les aboiements d'un chien dans le jardin m'arrachèrent à ma préoccupation ; je détournai la tête et je regardai à travers les arbres ; Claire, en robe du matin, tête nue, joyeuse et vive com-

me une pensionnaire, courait dans les allées, poursuivie par un grand épagneul qui avait de la peine à l'atteindre. Jamais, quand il m'est arrivé d'idéaliser la femme, je ne l'ai supposée faible, délicate, couchée sur des coussins, portée par des valets, ou nonchalamment appuyée à quelque bras protecteur ; je l'ai toujours vue agile et forte, bondissant comme Camille ou domptant un coursier fougueux : telle je l'avais idéalisée, telle je voyais ma blonde cousine. C'était merveille de voir cette jeune fille franchissant avec l'agilité d'une biche les haies et les plates-bandes, et faisant fuir le sol sous son pied nerveux.

Ce jeu dura longtemps, et tout en le suivant de mes yeux avides, je réfléchissais aux folies de notre imagination. Quelques minutes avant, je me représentais Claire apparaissant derrière ses rideaux, préoccupée de moi comme je l'étais d'elle. Hélas ! elle jouait avec un chien sans plus penser à moi, sans doute, que si elle ne m'avais jamais vu.

Pendant que je m'unissais par une pensée mélancolique à ces joies de l'innocence que je ne connaissais plus, la vue de M. de Langenais, qui venait d'entrer au jardin, me tira de cette douce contemplation. Il portait un châle sur le bras, témoignage de la sollicitude du père. Claire l'aperçut, et, toujours courant, vint se jeter à son cou. Le père baisa tendrement ce front couronné de toutes les roses de la santé ; puis je le vis insister pour envelopper sa fille dans le châle qu'il avait apporté ; Claire eut l'air de résister un moment, mais elle se soumit presque aussitôt ; je la vis se suspendre au bras de M. de Langenais, étroitement serrée contre lui, et ils se mirent à se promener lentement, dans une allée dont le soleil commençait à chasser l'ombre. Que n'aurais-je pas donné pour être à la place de M. de Langenais ! Cette réflexion en fit naître une seconde. Que faisais-je là pendant que je pouvais la voir et lui parler ? Je me frappai le front avec un geste désespéré, j'avais perdu vingt minutes. En un instant je fus habillé, je descendis l'escalier comme un fou et j'entrai dans le jardin.

Claire me dit en me voyant :

— Ah ! mon cousin, on dit que les Parisiens se lèvent à midi : vous donnez un démenti à leur mauvaise réputation.

— Ma cousine, lui repondis-je, à l'avenir, je suivrai l'exemple que vous me donnez. Je me lèverai avec le soleil et, si vous le permettez, je